

*Amour, France, Allemagne, Autriche, 2012, 2 h 07*  
*Et si on vivait tous ensemble ?, France, Allemagne, 2012, 1h31*

Jean-Marie Lanlo

Volume 25, numéro 1, automne 2012

Le vieillissement et sa diversité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018239ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018239ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lanlo, J.-M. (2012). Compte rendu de [*Amour, France, Allemagne, Autriche, 2012, 2 h 07 / Et si on vivait tous ensemble ?, France, Allemagne, 2012, 1h31*]. *Frontières*, 25(1), 188–190. <https://doi.org/10.7202/1018239ar>

---

## Amour

Origine : France, Allemagne, Autriche – Année : 2012 – Durée : 2h07 –  
Réal. : Michael Haneke – Scén. : Michael Haneke – Images : Darius Khondji –  
Dist. : Métropole.

### Et si on vivait tous ensemble ?

Origine : France, Allemagne – Année : 2012 – Durée : 1h31 –  
Réal. : Stéphane Robelin – Scén. : Stéphane Robelin –  
Images : Dominique Colin – Dist. : AZ Films.

#### ■ Jean-Marie Lanlo

*Amour* dépeint le quotidien d'un couple de vieillards amoureux et cultivés vivant dans un confortable appartement parisien. Lorsque l'épouse (Emmanuelle Riva) ressent les premiers effets d'une maladie dégénérative, elle fait promettre à son mari (Jean-Louis Trintignant) de ne jamais l'envoyer à l'hôpital. Il tient sa promesse jusqu'à ce que l'état de celle qu'il aime le pousse à commettre l'irréparable.

Michael Haneke déclare avoir connu dans sa famille des événements douloureux qui l'ont poussé à s'interroger sur le moyen de gérer la souffrance de l'être aimé. Pour tenter de répondre à cette délicate question, il prend d'emblée le parti cinématographique d'éviter tout effet spectaculaire. Ainsi, l'irruption et l'évolution rapide de la maladie ne sont jamais filmées comme un drame qui vient bouleverser le quotidien, mais comme quelque chose de presque banal. Ce regard froid, d'un réalisme très cru, provoque chez le spectateur un sentiment encore plus douloureux que si le réalisateur s'était abaissé à la facilité d'effets démesurément lacrymaux. Ce processus filmique, en faisant de la maladie une fatalité cruellement banale, met également en évidence la difficulté à affronter une épreuve qui semble insoluble. Placer un proche moribond dans un hôpital revient en effet à nier sa douleur et sa peur de partir seul ; d'un autre côté, garder le malade près de soi et souhaiter le voir communiquer ou se comporter normalement revient à rejeter la réalité en refusant d'accepter sa déchéance. Sans porter le moindre jugement, Michael Haneke

propose une alternative à ces deux formes de déni : mettre fin à la vie de l'être aimé. Mais cet acte d'une violence presque insoutenable est-il vraiment la preuve d'amour indiquée par le titre? Ne peut-il pas également être considéré comme le constat d'une certaine forme de lâcheté? Il serait simpliste de ne pas prendre en considération la deuxième option dans le processus de prise d'une telle décision. Le mari, en agissant ainsi, n'est-il pas au moins en parti poussé par une autre forme de refus : celui de voir en face la propre déchéance qui le menace?

C'est probablement surtout en raison de ce constat d'impuissance terriblement nihiliste mis en évidence par un Michael Haneke en pleine maîtrise de son art qu'*Amour* fait si mal!

Un autre aspect du film de Michael Haneke va nous servir de transition pour aborder rapidement le film de Stéphane Robelin (*Et si on vivait tous ensemble?*), de qualité certes moindre, mais non dénué d'intérêt. Chez Michael Haneke comme chez Stéphane Robelin, la personne âgée se voit déchue de son statut d'adulte et presque considérée comme un enfant. Dans les deux cas, elle est considérée par ses propres enfants comme agissant de manière irresponsable, mais continue à agir à sa guise. Cet aspect, effleuré chez Michael Haneke devient plus important chez Stéphane Robelin, qui choisit de regarder la vieillesse sous un angle différent. Sa démarche le pousse certes à traiter la maladie de manière trop expéditive (la maladie d'Alzheimer est presque une bonne chose puisqu'elle permet d'oublier ce qui dérange, la progression d'un cancer est si rapide qu'on en oublie la phase de souffrance terrible qui précède la fin), mais a le mérite de nous interroger sur les alternatives possibles à la situation trop souvent observée, qui consiste à nier l'existence de libre arbitre chez les personnes âgées. Chez Stéphane Robelin, elles prennent les choses en main contre l'avis de leurs enfants en ayant recours à l'association et à la solidarité communautaire. Pourtant, malgré cette apparente évolution dans la perception cinématographique du troisième âge<sup>1</sup>, nous sommes en droit de nous interroger sur les motivations profondes qui poussent le réalisateur à porter ce regard sur la vieillesse. Et

si sa proposition trop simpliste (les difficultés du quotidien sont survolées plus que réellement prises en compte) était faite pour rassurer les adultes dans la fleur de l'âge en montrant des personnes âgées qui ne seraient plus un poids pour les proches ou la société ?

Au delà de l'ambiguïté de son message, liée à la simplification excessive d'un problème complexe, le réalisateur a tout de même un mérite finalement pas si éloigné de celui du film de Michael Haneke. Les deux réalisateurs contribuent à l'évolution du rôle joué par les personnes âgées au cinéma depuis quelques années. Avec leurs souffrances, leur soif d'indépendance et leur volonté de continuer à prendre des décisions, elle sont en effet de plus en plus considérées comme des personnes à part entière et non plus comme de simples faire valoir au service d'un film.

## NOTE

1. Jusqu'à il y a quelques années, le seul acte d'indépendance possible pour la personne âgée au cinéma consistait à partir seule pour effectuer un dernier voyage. Hormis cette exception, la personne âgée était souvent réduite au rôle de faire valoir (personnage de comédie ou de film d'horreur, rôle de protection ou de transmission, etc.)